

LE SUPERVISEUR « YOVO »

OU

COMMENT RAMENER SA SCIENCE LORS

D'UN RECENSEMENT AU TOGO

Yves MARGUERAT

Travailler à un recensement ou sur un recensement, cela signifie en général élaborer de savants calculs et de puissantes analyses, qui vous vaudront l'admiration de vos pairs grâce à de doctes publications. Mais cela peut aussi signifier des actions beaucoup plus modestes, voire parfaitement ingrates (ce qui ne veut pas dire qu'elles soient tristes), dont les retombées scientifiques peuvent néanmoins être non négligeables.

Le Togo avait fait en 1970 son deuxième recensement général ⁽¹⁾. Mais ses résultats n'avaient été que très partiellement exploités : on avait tout codifié pour l'ordinateur de l'université d'Accra (alors l'un des premiers en Afrique) ; celle-ci avait ensuite changé de système, et tout était perdu : on n'a même jamais su ce qu'étaient devenues les bandes magnétiques enregistrées à grands frais.

Après un an de séjour au Togo, en 1979, j'avais obtenu — non sans peines — d'avoir enfin accès aux documents de base de ce recensement, empilés sous une épaisse couche de poussière dans le vieux bâtiment de l'Assemblée nationale (dissoute depuis le coup d'État de 1967), sauf un dixième des fiches, classées à la direction de la Statistique pour une enquête post-censitaire, qui, elle aussi, n'avait accouché que d'une souris. Comme j'en avais besoin pour l'analyse de la population des villes du Togo — qui n'avait jamais été faite —, j'avais entrepris, avec quelques enquêteurs de l'Orstom, de dépouiller ce monceau de dossiers : Lomé au 1/10è (sur 200 000 habitants), les vingt autres chefs-lieux et une dizaine d'autres centres présumés urbains exhaustivement. Au total, 44 525 chefs de ménages furent répertoriés et mis en fiches à la main — ce qui est tout à fait possible à condition de dépouiller celles-ci au fur et à mesure, et de ne pas trop vouloir faire à la fin des croisements non prévus au début ⁽²⁾.

(1) Le premier avait pris deux ans, de 1958 à 1960. Ses fiches de base, oubliées de tous, auraient été retrouvées récemment à Paris.

(2) Sachant les délais qu'il faut en général pour les saisies informatiques, je ne suis pas sûr que, tous comptes faits, nous ayons été, avec nos deux années de travail, tellement plus longs.

Le gag fut, fin 1979, quand on annonça que le régime togolais allait se donner une façade constitutionnelle et faire élire une nouvelle Assemblée (3). Saisi d'un doute, j'allai voir le directeur général de la Statistique et lui demandai si, par hasard, on n'envisageait pas de remettre en usage le bâtiment où travaillait mon équipe (4). « Oui, me dit-il, on vient de m'en informer : il nous faut débarrasser rapidement les lieux. Je ne sais pas ce qu'on peut faire de ces dossiers. Je pense qu'il n'y a qu'à les brûler... »

Le cri d'horreur que j'ai poussé a dû s'entendre jusque dans la rue. « N'en faites rien ! Donnez-moi une semaine pour trouver une solution ». J'ai commencé à explorer fébrilement tous les bâtiments sous-occupés du vieux quartier administratif (5), et j'avais enfin déniché un abri possible quand un jeune et brillant démographe togolais, Nouridine Bouraïma, trouva une solution bien plus simple : une pièce de la Statistique qui ne servait qu'à ranger des cartons, et le pied de l'escalier adjacent.

Nous commençâmes donc le déménagement de la bonne douzaine de mètres cubes que représentaient les dossiers. A l'Assemblée, mon équipe Orstom défaisait les tas et les chargeait avec un minimum de précautions dans la camionnette de la Statistique (dont les agents n'eussent pas fait montre de la même douceur : ceux qui ont déjà vu déménager des archives en Afrique me comprendront). A l'autre bout, une chaîne humaine nous apportait les dossiers, et Nouridine et moi, à quatre pattes par terre, couverts de poussière et de toiles d'araignées, nous montions les piles, en reconstituant soigneusement les populations rurales et urbaines, préfecture par préfecture. De quoi attraper de bons tours de reins, surtout quand il fallait se glisser sous l'escalier...

(3) A 99,98 % seulement, au lieu de 99,99 % pour le président de la République: il ne fallait pas risquer de confondre les légitimités...

(4) En fait, les députés se sont réunis dans la Maison du Parti, climatisée et beaucoup plus confortable. La vieille assemblée continue à dormir d'un profond sommeil.

(5) Premier contact avec l'architecture coloniale allemande dont je ne savais pas alors qu'elle me passionnerait tant par la suite.

Tâche pas follement épistémologique, je l'accorde, mais qui a véritablement sauvé ce recensement (6), et a tissé des liens entre les gens de la Statistique et moi tels que, quand ceux-ci se lancèrent dans l'aventure d'un nouveau recensement, en 1981 (7), ils m'associèrent comme conseiller à toutes les phases du travail.

Quand, en novembre, arriva le recensement lui-même, on nous demanda, à Alfred Schwartz et moi (les deux seuls « sciences humaines » de l'Orstom-Lomé à l'époque), d'y participer avec le titre de « superviseurs » (bénévoles, mais tout à fait officiels). Alfred parcourut les régions de l'intérieur, apportant son expérience et sa rigueur habituelle pour des opérations qui ne furent pas spécialement pittoresques. Quant à moi, déjà perçu comme « l'homme de Lomé », je devais renforcer l'équipe chargée de la capitale. En fait, quand je voulus accompagner les enquêteurs sur le terrain pour les « vérifier », on s'aperçut vite que tout se passait en mina — le dialecte populaire de Lomé — et que j'étais, par cela même, hors course, parfaitement inutile. Certes, je fis quelques enquêtes moi-même, par exemple celles des enfants emprisonnés à la Brigade pour Mineurs ou auprès de diplomates français que leur statut aurait pu dispenser de répondre, mais qui n'osaient pas me le refuser. Je pus aussi régler par téléphone quelques cas de réticences, par exemple de commerçants libanais : je prenais mon ton le plus impérieux pour déclarer qu'il s'agissait d'une obligation légale et que personne ne pouvait y échapper, sauf à encourir les foudres de la Loi... Ça marchait.

De fait, je devins très vite l'homme à tout faire, de la Statistique : quiconque, parmi les agent recenseurs ou les chefs d'équipe, avait un problème venait me voir pour le résoudre, ou du moins pour se faire réconforter. Je connaissais bien moins les rouages de la maison que mes amis les statisticiens

(6) Devenu directeur général de la Statistique quelque temps plus tard, N. Bouraima le fit ré-installer dans des lieux beaucoup mieux adaptés, aménagés pour cela sur la terrasse du bâtiment. Cet épisode fut le point de départ d'une solide amitié.

(7) Celui-ci correctement dépouillé et analysé en profondeur dans les années suivantes.

togolais, mais le fait était là : dans la troisième décennie des Indépendances, une parole de Blanc était beaucoup mieux acceptée qu'une parole d'Africain, que ce soit par un simple enquêteur ou par le responsable d'une compagnie pétrolière qui suspectait nos bons d'essence. Déplorable, mais c'était comme ça : il fallait faire avec. Mon rôle devint donc de servir en quelque sorte de « bureau des pleurs », où affluaient de graves questions de pièces de mobylette, de médicaments, de fiches qui manquaient, de bics qui séchaient... Ce n'est pas que je sois tellement débrouillard, mais je sais écouter, et donc rassurer. Si je ne trouvais pas la solution tout de suite, on me laissait le temps de la chercher (ou plutôt de la confier à quelqu'un de compétent), et tout le monde était satisfait...

Mais l'épisode le plus acrobatique, le plus inhabituel pour un chercheur, a été d'avoir à faire la paie des enquêteurs. Les responsables du recensement, naturellement, n'avaient pas les fonds qu'il aurait fallu pour commencer. Ils s'étaient quand même lancés — avec raison, car s'ils avaient attendu, l'austérité venant, ils attendraient encore.... En brousse, les agents recenseurs pouvaient sans trop de difficultés vivre sur le terrain. A Lomé, c'était impossible. Le recensement avait commencé un lundi. Dès le mercredi, les enquêteurs réclamèrent de plus en plus véhémentement une avance de salaire, menaçant de se mettre en grève (et ils l'auraient fait). Le jeudi, Nouridine et moi allâmes tambouriner sur le bureau du directeur général pour obtenir au moins 2000 F CFA ⁽⁸⁾ d'avance, et nécessairement en petites coupures. Avec des acrobaties dont il vaut mieux ignorer les détails, le directeur réussit à trouver 1 050 000 F en billets de 500 F (ça fait vraiment beaucoup, beaucoup de billets !). Mais nous étions vendredi à 17 heures, la Comptabilité de la Statistique fermait pour le week-end, et les collègues togolais — très prudents devant tout risque d'accusation de détournement de fonds — se récusèrent unanimement. Il fallut que le yovo ⁽⁹⁾, encore une fois, sortît de son rôle de scientifique et prît le gros sac bourré de billets sous son bras pour rentrer chez lui avec.

(8) 40 FF à l'époque. Le Salaire Minimum togolais était alors autour de 12 000 F CFA par mois.

(9) Le Blanc, au Togo et au Bénin du Sud.

Le lendemain, samedi matin, séance de distribution à la trentaine des chefs d'équipe de quatre billets de 500 F pour chacun de leurs agents. Détail amusant : la liste des 525 enquêteurs n'était pas par ordre alphabétique, ni aucun ordre praticable. Alors nous avons joué au loto : « Chez qui Koffi Kokou ? » — « Chez moi, équipe 17 » — « Chez qui Komlan Yao ? » — « Ici, équipe 22 », et ainsi de suite... Ça a pris six heures d'affilée, le temps qu'on classe tout le monde par équipe, que j'aligne les billets et que mes partenaires viennent signer les listes d'émargement ainsi composées. Je recommande particulièrement ce sport aux gens qui, comme moi, relevaient depuis peu d'hépatite virale... (en plus, j'étais invité à déjeuner chez le consul de France : je suis tout de même arrivé juste à temps pour le café).

Pas scientifique de s'occuper ainsi de bons d'essence, de morceaux de craie et de pneus de mobylette ? Certes, pas scientifique du tout. Mais quelle introduction aux sources d'information ! Après cela, mes amis de la Statistique ne pouvaient plus rien me refuser : à mesure que les tableaux sortaient tout chauds des ordinateurs, j'ai toujours été le premier à les avoir, le premier à pouvoir les analyser, et j'en ai tiré des pages qui ont intéressé pas mal de monde. Quand je pense à l'accueil réfrigérant qu'on m'avait réservé lors de ma première visite à la Statistique, je crois que tout ceci n'était pas du temps perdu. Dans la recherche, on doit souvent sortir des chemins balisés et tailler soi-même son chemin dans la brousse. N'est-ce pas là l'un des plus grands bonheurs de notre métier ?